

Diabolus in opéra

Karol Beffa

PRESSE ÉCRITE

Le Canard enchaîné, 14 mars 2018

L'opéra, fantôme familier de la culture occidentale et pourtant art si étrange. C'est à ce paradoxe que s'attaque avec brio et érudition le compositeur et musicologue Karol Beffa. L'opéra est à la fois un art total et une somme de contradictions. Un art qui fut longtemps populaire voire national tout en étant une forme savante et cosmopolite. Vu les coûts engagés, l'opéra est cantonné à un répertoire réduit d'œuvres canoniques mais que certains metteurs en scène s'échinent à renouveler de l'intérieur. Un corpus de partitions composées par des nommes mais qui magnifient des femmes (pour mieux les tuer sur scène) admettant comme personnage fondateur non point Orphée mais bien Eurydice (Jacopo Peri, 1600). Point de deus ex machina dans ce petit ouvrage, mais un esprit malin qui dit non aux apparences certifiées par la tradition critique.

A partir de la dramaturgie et de ses sources littéraires, Beffa disserte sur l'autorité de Verdi, qui distord le livret et sur son sens de la « fête triste ». Ou bien il démontre que l'«Elektra» de Strauss sur un livret de Hofmannsthal en revient à l'essence du tragique de Sophocle et manifeste la naissance de la tragédie célébrée par Nietzsche. Un parcours d'altitude qui fait respirer l'air des cimes.

David Fontaine

INTERNET

www.forumopera.com, 16 février 2018

Tutto nel mondo è Beffa

Du compositeur Karol Beffa, on connaissait jusqu'ici surtout le pourfendeur de « l'imposture contemporaine », à travers des prises de position aussi claires que controversées face à une certaine avant-garde. On savait qu'il avait aussi un peu écrit pour la voix, comme l'avait notamment montré un disque enregistré par Karine Deshayes. Il s'était aussi révélé biographe de Ligeti chez Fayard. Et la récente exposition Mozart au Palais Garnier nous avait rappelé qu'il avait jadis incarné le petit Wolfgang enfant pour l'ORTF. De là à penser que Karol Beffa est dans tout et réciproquement, il n'y avait qu'un pas, allègrement franchi grâce à la parution du livre *Diabolus in Opéra*, où l'on apprend que le monde de l'opéra n'a pas non plus de secret pour lui.

Malgré tout, les quelques pages qui ouvre le livre « En guise de prélude » nous indiquent qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Karol Beffa avoue être resté longtemps indifférent à l'art lyrique, qui allait jusqu'à lui « poser problème » du fait de sa propre « incompatibilité perceptive entre paroles et musique ». La réunion des arts au sein d'une même œuvre suscitait en lui un inconfort face à la simultanéité des sollicitations sensorielles, et l'on ne donnait pas cher du genre l'opéra sous sa plume. Heureusement, seuls les sots ne changent jamais d'avis, et celui que l'opéra mettait mal à l'aise se déclare désormais friand de spectacles musicaux en tous genres, du baroque aux musicals en passant même par Massenet.

L'un des éléments déclencheurs fut sans doute la commande de textes émanant de maisons d'opéra. Le gros de l'ouvrage est en effet constitué d'articles rédigés sous l'ère Joël, au début des années 2010, lorsque le nom de Karol Beffa apparaissait régulièrement dans les programmes de salle de l'Opéra de Paris. Ainsi s'explique le choix des œuvres abordées, en fonction des titres à l'affiche : *Aida*, *La Gioconda*, *La Fanciulla del West*, etc. Dans ces présentations, il est finalement moins question de

musicologie ou d'orchestration que de dramaturgie, du dialogue que les compositeurs du passé entretenaient avec la sacro-sainte tradition : « Des libertés et des marges s'insèrent entre le projet esthétique et musical apparent et la réalité de la facture opératique. Ce sont ces écarts et ces détournements que j'ai tenté d'analyser. » D'une plume alerte, Karol Beffa se penche donc sur quelques opéras canoniques pour en révéler les tensions, souvent entre livret et partition, non sans formules piquantes qui résument habilement sa pensée. Du chef- d'œuvre de Ponchielli, il évoque la pompe « enracinée, indispensable, et finalement bien plus difficile à estomper que les casques à cornes chez Wagner ». Il s'intéresse à plusieurs reprises à Zemlinsky, ce « Tristan enchâssé dans le corps d'un Alberich ».

Le volume propose ensuite quelques rapprochements de compositeur, du plus prévisible (Liszt-Wagner) au plus inattendu (Mahler-Ligeti), le dialogue Gorecki-Penderecki permettant au passage de planter à nouveau quelques banderilles dans le dos des « sériels pour qui la complexité est assurément une valeur en soi », de dénoncer le « solipsisme stérile » de ceux qui « dénaturent » la musique... Et dans le Postlude, Karol Beffa revient sur sa pratique de compositeur pour la voix : mélodies, musique sacrée, contes musicaux, et l'on découvre qu'il est déjà l'auteur de deux opéras ballets et qu'il réfléchit sérieusement à se lancer dans une grande œuvre scénique. Sera-ce un opéra-bouffe inspiré par Copi ? Mais *Cachafaz* et *Les Quatre Jumelles* qu'il mentionne ont déjà donné lieu à de récentes adaptations opératiques. Un opéra contemplatif sur un savant de la Renaissance comme Copernic ? S'il en redoute « le manque de ressort dramatique », que ne se tourne-t-il vers *La Vie de Galilée* de Brecht ? Enfin, tous les espoirs sont permis puisque Karol Beffa a désormais l'ambition d' « être ouvertement lyrique ».

Laurent Bury

Clic, de ClassiquesNews, février 2018

<http://www.classiquenews.com/>

Passionnant regard d'un compositeur contemporain sur un genre que l'on s'entête à penser « incohérent, dépassé poussiéreux ». Combien de croisés zélés, faux

prophètes autodéclarés avaient prédit la mort du genre opéra ... Loin de tirer sur l'ambulance (qui au demeurant se porte à merveille : il suffit de constater le nombre régulier de créations et le taux de remplissage des théâtres lyriques en France), l'auteur exprime à travers les chapitres de son livre, un amour légitime et bien argumenté pour le genre. En démontrant la richesse critique des compositeurs du passé sur un genre déjà convenu, comptant ses règles et ses poncifs ; en démêlant de même tout ce qui en vérité relève d'une déconstruction intelligente et consciente, volontaire et organisé réalisé en interne, dans l'architecture des partitions, malgré une apparence bourgeoise et conforme. (lire le chapitre éblouissant par sa pertinence et l'intelligence de l'analyse consacré à la violence et aux ruptures essentielles dans *La Traviata* de Verdi par exemple), Karol Beffa nous dit sa croyance dans l'opéra : un cadre esthétique qui inspire et stimule toujours.

Osons extraire un fragment qui à notre sens donne la mesure d'un texte de haute qualité : « «Il me semble que l'opéra joue de l'écart entre livret et musique pour imposer un prisme mimétique qui lui est entièrement propre et auquel chaque compositeur donne sa propre orientation. C'est en somme la vision sociologique que nous avons de l'opéra comme rituel social qui nous fait méconnaître les enjeux esthétiques véritables auxquels les compositeurs se sont confrontés. Grâce à un exercice supposé mimétique, ils ont exploré les voies d'une remise en question de toute mimésis et envisagé la possibilité d'une abstraction musicale et narrative porteuse d'un sens plus fécond» expose l'auteur dans son postlude.

Les thématiques ainsi exposées prennent un relief spécifique à la lecture de l'analyse développée sur *La Traviata*, opéra en apparence des plus bourgeois, véritable icône des saisons lyriques conformes,... mais en réalité partition d'une invention et d'une modernité poétique et dramatique, sans équivalent alors et depuis.

Du reste, ce sont bien les 12 essais sur les opéras et les compositeurs qui font la haute valeur de ce texte d'un compositeur sur les compositeurs. Outre des propos très justes sur *La Gioconda* de Ponchielli, *L'Enfant et les Sortilèges* de Ravel (entre autres, aux côtés de l'approche nous le soulignons éblouissante dédié à *La Traviata*), le lecteur se nourrit des « Trajectoires croisées » ainsi parcourant les destins et les œuvres de Ligeti / Mahler, Liszt / Wagner, Gorecki / Penderecki... On reproche souvent aux « musicos » de ne s'intéresser qu'à leur petite personne et leurs petits

projets, noyés dans leur bulle narcissique : rien de tel chez Karol Beffa dont la culture, le goût et la sensibilité renouvellent le profil du musicien dans son époque. Un sens de la poésie, le souci du sens dramatique, de l'essence même de la musique (sur les traces du questionnement de Ligeti justement dont l'auteur a donné une biographie d'importance chez Fayard) font de ce livre remarquablement écrit par ailleurs, la bible qu'il faut avoir lue en ce début d'année 2018.

Alban Deags